

1

Rapport au sujet de la fusillade de  
15 civils au bourg de Guimerch  
le dimanche 6 août 1944 par une troupe  
allemande de passage.

Lieu et heure de cet assassinat collectif.

L'exécution a eu lieu au mur nord de  
la cour de récréation de l'école de garçons de  
Guimerch, façade extérieure, entre le garage  
et la porte d'entrée de la cour (13 hommes  
fusillés) et 2 autres auprès des maisons  
de Bourque boulanger et Guimtin tabac.

Heure : 17<sup>h</sup> 1/2 à 18<sup>h</sup>.

Les témoins.

1. Le Guillou Jean, 55 ans directeur de l'école  
communale qui se trouvait à l'angle de la porte  
d'entrée de la classe de affectée sous le préau ;  
dans la classe, M<sup>rs</sup> et M<sup>lles</sup> Gros, réfugiés bretons  
au bourg de Guimerch, M<sup>l</sup> me <sup>19</sup> Guegan du bourg  
M<sup>l</sup> Coquil, ordonnier au bourg, s'étaient cachés.
2. Ma fille Felicia Le Guillou, 21 ans, étudiante  
faculté médecine à Rennes, en vacances
3. et mon jeune fils Jean, 15 ans ont assisté  
malheureusement à l'exécution de ces

innocents, vue à travers les interstices des volets de la fenêtre de la cour (1<sup>er</sup> étage) donnant sur le mur.

Voici les faits rapportés d'une façon objective et impartiale.

Vers 17 heures, une forte colonne allemande composée de 1000 à 2000 soldats en autos-camions blindés légers, s'arrête au bourg de Summerch, la tête plus haut que l'agglomération, la queue plus bas. Au bout d'un quart d'heure environ, les moteurs des voitures sont mis en marche, prévoyant le départ. J'ai entendu une mitrailleuse, venant je ne sais d'où, mais pas du bourg.

Crusitôt les moteurs s'arrêtent, les soldats descendent des voitures, les armes à la main. L'un d'eux entre dans la cour de l'école. Le premier passe à côté de moi, pose son fusil mitrailleur sur le parapet du mur sud. Le deuxième qui le suit, me voit de bout près de la porte de la classe du préau et m'interpelle :

« Terroriste, communiste — Non, Monsieur instituteur shoole, et je lui montre du doigt l'école. Il me répond : Chef égal - Papire »

~~2~~

3

Il regarde mes papiers et s'en va.  
Je venais d'échapper une première fois  
de peu à la mort.

Les allemands remontent dans leurs camions  
et les moteurs rouillent à nouveau.

Des coups de fusil venant on ne sait d'où,  
mais pas du Bourg, éclatent une deuxième fois.

Les soldats redéscendent des voitures. Je ne  
puis me rendre compte de ce qui se passe en  
ce moment sur la rue principale. Dix minutes

se passent. Du coin de la porte de la classe du  
frère, je vois tout à coup défiler devant la  
large entrée de la cour, les bras levés,

M<sup>r</sup> Félias, secrétaire de mairie, Joseph Quintin  
bureau de tabac, Camille Boulanger, Bourhis  
dit Proutou, journalier, Charles jeune apprenti

menuisier et huit autres que je ne connaissais  
pas (c'étaient des réfugiés brestois de passage).  
Les 13 personnes sont alignées au mur. Un

soldat danse comme un épileptique (il est ivre),  
le fusil à l'épaule, devant la porte d'entrée  
de la cour. Je n'aperçois pas les autres soldats  
du peloton d'exécution. Je croyais à ce

moment à un simulacre macabre d'exécution.

4  
pour terroriser la population.  
Mon coup part, puis plusieurs salves, j'en  
suis atterré. Je rampe par la tranchée abri  
sous le préau jusqu'à la porte du jardin que  
j'ouvre lentement. A me il re que rien me luit.  
Je m'allonge parmi les longues tiges de pommes  
de terre d'une planche, la dame dans l'allée.  
De là, j'ai entendu les coups de grâce ivres,  
les râles des mourants. Les victimes sont  
détroussées par leurs assassins de leurs  
porte-feuilles, leurs montres. Dans le silence  
de mort du bourg éclate à ce moment le  
rire démoniaque de quelques soldats artificiers  
de leur crime. Ce rire m'a fait très mal au  
cœur. Les brutes ivres lancent contre le  
mur des martyrs les bouteilles d'alcool ou  
de vin vides qu'ils venaient de piler  
au bistrot de la veuve Beauard.

La porte du jardin s'ouvre.  
M. Gas, qui se cachait dans la chaise,  
paraît et dit : « On demande le directeur  
de l'école ». Derrière lui apparaissent un  
officier et un soldat allemands. Je me lève  
et vais à eux, m'attendant à être abattu

aussitôt. Le soldat qui parlait français me demande où se trouvent les hommes de ce village. — Monsieur, les hommes sont chez eux, cachés; ils ont peur de vous. Je vous certifie sur l'honneur, sur la tête de ma femme et de mes enfants, qu'il n'y a pas de terroristes ici au Bourg, pas d'armes du tout. Les armes ont été livrées aux Allemands il y a 6 ans par la dévotion.

— D'où tire-t-on sur les troupes allemandes? — Par dessus le mur du jardin, je leur montre le sud et dit: « Depuis ce matin, les terroristes se battent au bout de. Puis, à 3<sup>h</sup> d'ici, avec les allemands. Les terroristes ont reculé et ce sont eux qui tirent du fond des vallons, à quelques centaines de mètres. — Goot » et ils s'en retournent vers leurs voitures. Je reste là debout, pétrifié, me demandant si j'étais bien vivant.

Je me hasarde à traverser la cour, suivi de toutes les personnes de la classe. Je rentre chez moi, ma femme croyait

6

tous les hommes fusillés. Nous étions là  
douze personnes attendant une nouvelle rafle  
et la mort.

J'entends les moteurs rouler pour le 3<sup>ème</sup>  
départ. Je vis à ce moment des minutes  
tragiques en me disant : pauvre qu'on ne  
tira plus sur ces otages ; autrement,  
c'est le massacre général dans le bourg.

Les voitures virèrent, font demi-tour et  
redescendent vers le Pont de Buis.

Immédiatement, j'ordonne à tous mes frères  
de sortir par la porte face à l'église, de  
longer le mur pour traverser la ligne de  
chemin de fer et gagner la campagne.  
Je ferme la marche. Les otages de la  
dernière voiture, avant de disparaître,  
nous visent de leurs fusils, mais ne tirent  
pas heureusement. Pour la 3<sup>ème</sup> fois, j'ai  
échappé à un réflexe mortel de ces brutes.

Comme je craignais le retour possible  
de quelques éléments de la colonne qui  
procéderaient à mon arrestation, en vue  
de faire disparaître le seul témoin gênant  
oculaire et auriculaire, j me suis

7

empressé de mettre ma famille à l'abri  
du danger, à plusieurs kilomètres dans  
une ferme.

Depuis la mort de ces victimes  
innocentes, de vrais martyrs, je ne puis  
croire à ce que j'ai vu et entendu.  
Cette colonne criminelle s'est retirée vers  
Plougastel ou Brest, après avoir séjourné à  
Châteaulin. Il doit être possible de  
l'identifier, d'arrêter les officiers,  
sous-officiers et soldats responsables.  
La population de Quimerc'h est unanime  
à réclamer le châtiment des assassins.

Je certifie, sur  
l'honneur, l'exacte la relation  
des faits rapportés ci-dessus.

A Quimerc'h le 26 août 1944  
G. Institutteur de Quimerc'h